

DEUXIÈME
PROVERBE DRAMATIQUE

PERSONNAGES

MONSIEUR DE MONTIRÉ, amoureux de Mademoiselle Dupin.

MADAME DE MONTIRÉ.

MADemoiselle DUPIN, maîtresse de Monsieur de Montiré.

LE CHEVALIER.

SCÈNE I

MONSIEUR DE MONTIRÉ, MADEMOISELLE DUPIN.

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — Eh quoi ! Mademoiselle, faudra-t-il toujours combattre une crainte frivole ? Elle vous arrête sur un penchant qui me paraît favorable pour moi ; et dans le temps que je crois vous avoir convaincue de mon ardeur, de ma fidélité, de mon dévouement, que je suis charmé de voir dans vos yeux de douces dispositions, je les vois ces mêmes yeux se tourner vers le ciel et répandre des larmes.

MADEMOISELLE DUPIN. — Hélas ! Me demandez-vous ce qui fait le sujet de mes craintes ? Vous êtes marié, vous avez une jolie femme, en vain vous me jurez une amour éternelle. Qu'elle a de moments pour elle cette femme ! Et que je suis malheureuse de n'avoir fait toutes ces réflexions que quand je ne suis plus en état d'en profiter !

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — C'est donc là ce qui vous empêche d'abandonner entièrement votre cœur à ma passion ? Ah ! Mademoiselle, qu'il est aisé de vous guérir ! C'est ma femme, ce mot emporte¹⁰ une satire : avez-vous vu bien des gens de mon âge et de mon humeur aimer leurs femmes ? On peut avoir quelque vivacité les premiers jours du mariage, mais que le dégoût suit de près ! Qu'on est ennuyé d'une personne à qui on se voit lié pour toute sa vie ! Ce fatal engagement, loin de soumettre la raison, révolte tous les sens contre lui. Les heures qu'on est forcé de donner à quelque bienséance paraissent d'une langueur insupportable ; et ce qui met le comble à cet éloignement, c'est d'adorer une aimable personne qui ne nous hait point et auprès de qui on voudrait passer tous ses moments.

MADEMOISELLE DUPIN. — Le moyen de résister à vos raisons ? Mon cœur me les garantit bonnes, et vous avez encore de votre côté le goût du public¹¹. Je suis ravie de voir qu'il s'accorde avec le vôtre. Peut-être serait-il plus délicat de souhaiter qu'aucun autre que vous n'eût pensé ainsi et que la force de votre passion vous fournît seule ces sentiments. Mais je me tiens au plus sûr, et je me dis à moi-même qu'étant faite comme je suis, il n'y a point d'apparence que vous fassiez l'exception de la règle générale.

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — Que vous êtes adorable de vouloir bien prendre de la confiance en moi ! Il ne vous manquait que ce point pour être parfaite. Mais que vous m'avez fait perdre de doux moments ! Que celui-ci augmente mon ardeur ! Permettez-moi de baiser votre belle main pour vous en rendre mille grâces.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE MONTIRÉ.

MADAME DE MONTIRÉ. — Continuez, Monsieur, je suis ravie de vous voir si galant. C'est un personnage dont je croyais que vous vous acquittiez mal, mais selon les apparences, Mademoiselle Dupin a pris peine à vous apprendre ce grand art, et je dois l'en remercier.

MADEMOISELLE DUPIN. — Moi, Madame, de la peine ? Je crois que, par ma figure, on doit voir que je n'en dois pas trop prendre pour m'attirer de l'encens. Mais vous êtes chagrine, et vous ne savez à qui vous en prendre.

MADAME DE MONTIRÉ. — Arrêtez, Mademoiselle, votre vanité vous fait tenir des propos assez étonnants. Votre figure, dites-vous ? Ah, sans trop me flatter, je ne crois rien vous devoir là-dessus ! Et si Monsieur de Montiré n'a pas les mêmes manières pour moi, c'est que je lui suis acquise et qu'il espère vous acquérir.

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — Vos jugements sont justes, Madame : connaissez-vous bien des maris qui s'amusent à courtiser leurs femmes ? Ma foi, digérez vos petits chagrins toute seule. Vous vous préparez des soins* et des embarras si vous examinez ainsi mes actions. Mais, qu'attendons-nous, Mademoiselle ? Votre amie s'impatientera de notre retardement : laissons à Madame de Montiré le

10. « attirer ». Je préfère soit « remporter » (Richelet), soit « entraîner comme conséquence » (Dubois-Lagane).

11. « vous avez pour vous l'opinion publique ».

temps de calmer sa colère et n'en perdons point lorsqu'il est question de nous divertir.

SCÈNE III

MADAME DE MONTIRÉ, *seule*.

Allez, volage époux, je ne serai pas longtemps en reste avec vous. Le Chevalier me fait des mines gracieuses : je pourrais bien y avoir répondu involontairement, mais ce sera de propos délibéré à l'avenir.

SCÈNE IV

LA MÊME, LE CHEVALIER.

MADAME DE MONTIRÉ. — Ah ! vous voilà, Chevalier, je vous souhaitais : aussi bien, vous êtes arrivé tout à propos.

LE CHEVALIER. — Serais-je assez heureux pour vous rendre service ? Je n'ai jamais rien tant souhaité.

MADAME DE MONTIRÉ. — Oui, Chevalier, un très considérable, mais prête à vous le dire, je sens que je m'embarrasse. Pourquoi cette modestie à contretemps ? La vengeance est douce, la voie que je prends pour me venger n'est pas rude : franchissons le pas. Le service que vous me pouvez rendre, Chevalier, c'est de m'aimer avec ardeur, avec fidélité, et surtout sans aucun de ces ménagements que les hommes ont inventés par un prétendu raffinement de discrétion, mais en effet¹² pour être plus libres et pour partager leur temps entre trois ou quatre maîtresses.

LE CHEVALIER. — Ah ! Madame, qu'il me sera aisé de vous servir à votre mode ! Mais est-ce un songe que ce que j'entends ? Est-ce vous qui me parlez ? Depuis un an que je vous adore, à peine croyais-je que vous vous en fussiez aperçue, et je suis assez heureux pour... Non, il faudrait que j'eusse perdu la raison pour vous croire. Certain mot de vengeance a frappé mes oreilles : vous en êtes occupée à l'heure qu'il est, tout vous paraît permis dans le premier mouvement¹³. Vous avez sans doute trouvé votre mari en faute, la jalousie vous a fait prendre des résolutions dont vous vous repentirez bientôt, et vous me haïrez des mêmes ouvertures de cœur dont vous m'honorez à présent.

MADAME DE MONTIRÉ. — Non, non, c'est un dessein confirmé. Je me défais des préjugés de mon sexe, et je ne me crois point obligée de conserver mon cœur à mon mari quand il donne le sien à une autre que moi. Tant que je ne l'ai cru qu'indifférent, je me suis fait un point de vertu d'étouffer les sentiments que j'avais pour vous, mais je me trouve aujourd'hui en droit de le punir lorsqu'il m'offense et de vous abandonner un cœur qui ne cherchait que les occasions de se rendre. Ne craignez point de changement : plus je vous ai résisté, moins vous devez vous défier de moi.

LE CHEVALIER, *en se jetant aux pieds de Madame de Montiré*. — Ah ! Madame, que je suis heureux ! Souffrez que je meure à vos pieds, pour vous rendre mille grâces de la félicité où vous me faites parvenir. Que j'aime Mademoiselle Dupin ! Que Monsieur de Montiré a raison de vous la préférer ! Il s'en faut bien qu'elle ne soit si aimable* que vous, mais peut-être sans elle aurais-je languì toute ma vie inutilement dans vos chaînes*. [*Il sort.*]

SCÈNE V

LA MÊME, MONSIEUR DE MONTIRÉ.

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — Le Chevalier à vos pieds, Madame ! De quelles bontés vous rendait-il grâces ? Il a raison d'éviter ma fureur par sa fuite : vous ne vous contentez pas de me tourmenter par vos jalousies, vous me déshonorez encore par votre conduite. Votre famille va être instruite de vos déportements.

MADAME DE MONTIRÉ. — Doucement, Monsieur. Croyez-moi, nous ne vivons point dans un siècle si favorable aux maris. Vous ferez un éclat : je me tirerai d'intrigue ainsi que mille autres ont fait, il vous

12. « en fait ».

13. Sous-entendu de colère.

en restera la honte, et une bonne séparation me rendra maîtresse de mes actions. Voilà le fruit que vous pouvez espérer de votre vacarme. Au lieu que si vous me permettez de voir le Chevalier, qui est un très honnête homme, je vous passerai Mademoiselle Dupin, et nous vivrons dans une union apparente, qui éblouira le public sans que nous soyons obligés à nous gêner.

MONSIEUR DE MONTIRÉ. — Vous marquez de la résolution et de l'esprit. Laissez-moi donc en repos, ne traversez plus mes plaisirs, et vivons comme tant d'autres font.

MADAME DE MONTIRÉ. — C'est parler avec raison. Il serait curieux vraiment que je fusse toute ma vie spectatrice de vos amours, et que, comme une innocente, je n'osasse vous rendre le change.

Mot du proverbe

« À bon chat, bon rat ».